

Michel Raynaud

Prendre la parole *

Présentation

Je vais, dans cette intervention, vous décrire le parcours de L., aujourd'hui jeune adulte, à l'éclairage des dix années d'un travail individuel au sein de l'hôpital de jour, parcours au cours duquel je mettrai en avant son rapport à la parole et les moyens qui lui ont servi pour y parvenir.

Je suis éducateur spécialisé et je travaille à l'hôpital de jour de Narbonne depuis juin 1988. Cette structure accueille des enfants, de 2 à 12 ans, essentiellement des enfants qu'on disait alors « psychotiques », terme largement remplacé ensuite par celui d'« autisme infantile » et plus récemment par « trouble du spectre autistique ».

Je découvre dans cet hôpital de jour une orientation psychanalytique qui se traduit par une référence aux écrits de Freud, de Lacan et, plus tard, d'autres auteurs ayant traité plus spécifiquement de l'autisme comme Rosine et Robert Lefort. Cela se traduit également dans la pratique institutionnelle, qui donne notamment des outils d'analyse de la pratique et du transfert tels que :

- du temps pour la prise de notes après chaque prise en charge,
- du temps de lecture personnelle,
- des temps de régulation avec une analyste qui fait office de référente clinique dans l'institution,
- des temps de réunions et de synthèses,
- et, pour finir, des temps de supervision qui sont l'occasion d'élaboration et de théorisation de cas cliniques rapportés par les soignants (infirmiers et éducateurs) de l'équipe.

Voilà pour l'essentiel du cadre institutionnel.

L. arrive dans cet hôpital de jour à l'âge de 5 ans et demi et quittera le service dix ans plus tard puisque un hôpital de jour pour adolescents est créé entre-temps. Dix années de prises en charge en groupe et individuelles.

Il s'est présenté comme un enfant très renfermé, possédant la parole mais l'utilisant peu, plutôt docile et participant aux activités proposées. Hors activité, il passait beaucoup de temps près de la porte d'entrée-sortie, réclamant sa mère ou soliloquant à voix basse tout en manipulant deux petits objets devant ses yeux. Ces verbalisations n'étaient pas adressées et pouvaient s'arrêter à l'approche d'un soignant.

À cet enfant qui mobilisait peu les autres et pouvait passer inaperçu, il est décidé d'offrir, outre des activités de groupe, un espace pour lui seul, d'abord une, puis deux fois par semaine.

Je considère les temps individuels comme les lieux irremplaçables d'expression et d'élaboration psychique. Ils ont une place à part auprès des autres temps de groupe que propose un hôpital de jour. Pour L., l'articulation de sa prise en charge à l'hôpital de jour, à l'école, puis en IME (institut médico-éducatif) et le grand soutien de la famille lui ont permis de devenir un jeune adulte capable de s'intégrer en milieu protégé, d'en accepter les règles et les multiples changements, et d'exprimer ce qu'il vit et ce qui lui pose souci. L'outil privilégié qu'est le temps individuel a été à la fois moteur et révélateur de son parcours.

Pour développer mon propos, je m'appuierai sur trois temps, qui correspondent aux trois supports que je lui ai proposés au fil des ans et qui ont chacun permis de faire un pas de plus dans notre relation et dans sa prise de parole.

Histoire de L.

La rencontre

Après une première médiation musique qui tourne court, nous décidons en équipe de proposer à cet enfant un bain thérapeutique. En pratique, je propose toujours un cadre suffisamment souple pour permettre à chaque petit patient de le transformer et de se l'approprier.

Ce bain se déroule dans un espace composé de deux pièces, ce qui va permettre à L., dans un premier temps, de se mettre à distance en restant seul dans le sas d'entrée. C'est d'ailleurs dans ce sas que se déroule la première étape de notre rencontre quand il m'appelle, m'installe face à lui et me présente sa famille : sa maman, son papa, sa sœur et Clown, qui se révélera être son objet favori et qui voyagera, plus tard, entre sa maison et la salle de bains.

L. mettra plusieurs mois pour accepter d'abord de se déshabiller, puis de venir dans la salle de bains et enfin d'entrer dans la baignoire. Il y est

souvent silencieux, peu actif et me tourne généralement le dos. Comme j'ai l'habitude de faire, je suis en position d'observation, d'attente de ses sollicitations et je commente de temps à autre au plus près de ce qu'il fait. Au bout de quelques semaines de ce dispositif, à la suite d'un commentaire, il sort de la baignoire, va décrocher une serviette et m'en couvre la tête, m'empêchant de voir, et donc de commenter. Il recommencera la séance suivante, toujours après un commentaire, puis systématiquement plusieurs semaines durant, dès son arrivée dans la salle de bains. Nous comprenons cette mise à distance comme une tentative de définir ma place de manière à ce qu'elle soit acceptable pour lui, par l'intermédiaire de la maîtrise de mon regard et de ma voix.

Cet épisode marquera fortement mon rapport à L., m'emmenant à être présent tout en restant sur la réserve quant à mes interventions. Tout au long de sa prise en charge, j'ai senti chez lui le besoin de préserver son espace et pour moi la nécessité de me tenir à distance, même quand, dans certaines circonstances, il s'assurait de mon attention.

Par cet acte fondateur, L. avait jeté les bases d'une relation possible et durable.

La répétition

La répétition est bien connue dans le travail avec les personnes autistes, et elle est présente en permanence dans la vie de L. On la trouve dans ses propos au quotidien comme dans les activités, on la retrouve aussi dans ses actes et dans les stéréotypies qu'il a mises en place.

Si j'ai choisi de l'accoler à l'activité « peinture », c'est que c'est là qu'elle m'est apparue la plus présente et la plus pesante. Mais c'est aussi dans ce cadre que j'ai acquis la conviction qu'il fallait en passer par là et que respecter ses répétitions, voire répéter à deux, permettrait d'aller au-delà. Comme souvent, avoir des convictions ne suffit pas, les régulations régulières ont été d'un grand secours, à la fois pour éviter la lassitude et pour repérer les écarts d'une séance à l'autre.

La première répétition importante, on la retrouve dès le début de cette activité, puisqu'il me demandera à quasiment toutes les séances de le porter pour entrer dans la pièce. Ce sera moins systématique pour sortir. Cette mise en jeu des corps, du sien et du mien, sera présente dans l'activité « marionnettes » que je développerai plus loin.

La deuxième répétition concerne le contenu de ses peintures puisqu'il va peindre durant deux ans deux personnages, « moi à côté de maman », de

la même manière, avec le même commentaire, les seules différences se retrouvant au niveau des couleurs.

Si ces répétitions étaient lassantes pour moi, elles n'empêchaient pas pour L. un apparent plaisir, que l'on retrouvait dans ses commentaires quand je lui en faisais la demande : « Fantastique, c'est merveilleux, c'est magnifique. »

Avant de développer l'activité « marionnettes », qui est pour moi le lieu d'une vraie prise de parole, je souhaiterais revenir sur quelques particularités langagières de L.

Depuis que nous le connaissons, L. possède le langage, il l'utilise peu mais correctement. Dans la vie courante, il a un langage très adapté, parfois maniéré. Outre l'exemple que j'ai cité à propos de ses peintures, il pouvait répondre : « Oh, merci, c'est merveilleux » quand on lui donnait quelque chose, ou bien « Qu'est-ce qui se passe, c'est étrange, où est-il passé ? » lorsqu'il avait perdu un objet.

Parmi les modes d'accès à la parole utilisés par L., j'en retiendrai trois qui ont pour effet de mettre en retrait le sujet potentiel qui transparait dans ses propos.

La première de ses particularités est l'inversion des pronoms personnels. Si, à la fin de sa prise en charge, il les utilisait correctement, étant capable de dire « Je m'appelle L. », par exemple, ses parents nous ont rapporté que les inversions étaient systématiques dans sa petite enfance. Les premières années à l'hôpital de jour en témoignent, comme une après-midi, après que j'ai annoncé la fin du bain : « Après, tu vas chez toi, tu vas voir maman, après tu pourras jouer à l'ordinateur. » Si, malgré l'inversion, cet énoncé est très clair, il pouvait être plus confus lorsqu'il concernait des demandes. Pour traverser la cour qui nous sépare de la salle de bains, il ordonne « Monte sur mon dos », et monte sur le mien, puis il ajoute « Prends mon manteau » et il me tend le sien. Il sortira peu à peu de ses inversions en utilisant le « il » qui désigne tour à tour lui et son interlocuteur, « Il en a mis partout » après qu'il a inondé la salle de bains, puis un « Il faut nettoyer », impératif, qui s'adressait à moi. Il emploiera ensuite le « on », comme dans une situation similaire à celle citée plus haut : « On a mis de l'eau partout. »

La deuxième particularité concerne l'utilisation des négations. Elles interviennent la plupart du temps alors que je commente ce qu'il fait. Il nie, par exemple, être mouillé alors qu'il sort de l'eau, ou bien, après un long monologue, alors que je lui demande s'il raconte une histoire, il répète un « non » avec véhémence jusqu'à ce que j'abandonne ce commentaire. Il se

sert des négations pour ne pas reconnaître des émotions qui me semblaient pourtant évidentes, comme la tristesse après qu'il a évoqué sa famille ou la colère quand je l'obligeais à sortir de la baignoire.

La troisième particularité, la plus utilisée par L. et la plus remarquable, concerne le parler « jeux vidéo ». Il consiste à utiliser des dialogues entiers que je suppose empruntés à des jeux vidéo, certains personnages étant identifiables comme Nemo, Dora l'exploratrice ou le père Fouras de *Fort-Boyard*. Aux dialogues il ajoute les bruitages et les musiques, je suppose de façon très fidèle. Ce mode d'expression qu'il utilise lorsqu'il s'isole et qu'il parle en agitant ses mains, il va également l'employer dans les temps individuels, en les rendant dans un premier temps incompréhensibles. Il m'en livrera peu à peu les contenus tout en refusant que je m'en mêle, pouvant se bloquer plusieurs semaines si j'interviens dans l'histoire. Par la suite, il a commencé à remplacer les noms des personnages par nos prénoms, tolérant mes questions sans toutefois y répondre. Enfin, il a utilisé cette façon de parler au quotidien, acceptant que je lui réponde sur le même mode, rendant ainsi la communication plus aisée.

Je vais maintenant vous présenter deux exemples concrets qui font le lien avec la vie de L., l'un pour résoudre une difficulté à faire, l'autre pour mettre des mots sur la douleur de la séparation.

Après avoir longtemps refusé d'ouvrir lui-même le robinet de la baignoire, il s'y essaye tout en exprimant sa difficulté : « J'y arrive pas, qu'est-ce que tu attends, vas-y. » Il va alors mettre en scène l'ouverture du robinet, d'abord en déclarant : « La force et l'intelligence... sont nécessaires... », puis il change de position, mime une réparation, « il faut changer de méthode », il va vers le robinet, « après l'intelligence, la force », et à ce moment-là peut ouvrir. Il répétera ce scénario durant plusieurs séances avant de pouvoir se débrouiller seul et sans artifice.

Pour le deuxième exemple, L. s'est servi de Nemo, « petit poisson vivant seul dans l'immense océan » – c'est en tout cas comme cela qu'il me le présente. L. parlait souvent des membres de sa famille, demandant où ils étaient, disant qu'il ne les reverrait jamais... Dans une des histoires de Nemo, il dit : « C'est une malédiction d'être séparé de sa famille », et, plus tard : « Le papa de Nemo est le plus fort des papas, il a traversé l'océan pour retrouver son fils. » Je n'ai pas douté une seconde que L. me parlait de lui, et c'est même grâce à Nemo que j'ai acquis la conviction qu'il se servait de ce type de langage.

Les différents exemples que je viens de citer me permettent d'avancer l'hypothèse d'une position de « non-énonciation ». Laure Thibaudeau définit

ainsi la fonction éthique de la parole : « [...] la prise de parole, pour un sujet, s'articule sur la prise à son compte, et en son nom, de son être dans la structure ¹ ». Cette prise en compte ne se fait pas pour les personnes autistes, leur énergie semblant être mobilisée pour éviter justement de parler en leur nom. À la relecture du matériel amené par L., je considère la « non-énonciation » comme une prise de position du sujet autiste dans le langage.

La prise de parole

J'ai choisi l'activité « marionnettes » parce qu'elle pouvait permettre une plus grande richesse d'expression que la peinture. Elle comprend une phase de construction à l'issue de laquelle je lui demande de nommer et plus tard de décrire. Puis vient une phase de jeu dans laquelle nous sommes assis à une table, séparés par un castelet, l'échange de regard ne pouvant se faire que par un miroir situé sur le côté.

Ses premières marionnettes s'appellent toutes Pinocchio et ne sont différenciées, à ma demande, que par des chiffres. Il s'exprime à voix basse, de manière inaudible pour moi. Il dévoilera ce qui est en jeu pour lui quelques années plus tard, lors d'une des dernières séances : alors que je ne le comprends pas, il me demande si je le fais exprès, je lui réponds que non ; il me dit que lui non plus. Sans doute témoigne-t-il de l'obligation qui lui est faite de mettre cette barrière-là dans sa relation à l'autre.

Par la suite, il empruntera les voix de personnages de jeux vidéo, puis viendront les premiers échanges, toujours à voix basse, mais de plus en plus audibles. Il va mettre une première fois nos corps en jeu en se servant de ma main pour se gifler. Je pose évidemment un interdit. Suivront une période d'opposition verbale jubilatoire pour lui, et, en fin de première année, la première évocation de sa vie ² avec son orientation en IME, qu'il prend avec fatalisme : « Je peux pas revenir en arrière. »

Au début de la deuxième année, toujours par l'intermédiaire de jeux vidéo, il va mettre au travail la question de sa folie : « Qu'est-ce qui se passe ? L. est devenu fou », la question de la mort avec des jeux de bagarres, et celle de la maladie en faisant vomir les marionnettes les unes sur les autres – les vomissements étaient un symptôme courant quand il était malade.

À la suite de ce travail, il va inventer un jeu qui consiste à répéter tout ce que je dis après avoir déclaré : « Je suis entièrement sous votre contrôle. » Je rapproche ce jeu de ce qu'il m'avait dit quelques mois plus tôt : « J'ai Michel dans la tête, aide-moi à faire L. » Parallèlement, il met en

place un rituel de début de séance qui consiste à se placer derrière moi, à passer ses mains sous mes bras et à m'emmener face au miroir.

Dans un premier temps, il observe ce que je fais avec mes mains, imite parfois, puis il me retourne, me regarde en direct et pousse un cri, comme s'il était effrayé. Par la suite, il manipule mes mains avec les siennes. Viendra ensuite une phase où nos quatre mains font ensemble, et pour finir il imbrique ses mains dans les miennes, donnant l'impression qu'il y a deux doubles mains.

En même temps, il introduit peu à peu la manipulation de mon corps entier. Après qu'il a été sous mon contrôle, c'est moi qui passe sous le sien. Il va le bouger de droite à gauche, d'avant en arrière, m'assoit, m'allonge par terre, m'agenouille. À la suite de cela, il prend ma main, déclare : « Je me sens beaucoup mieux avec mon doudou. » Il ne se relèvera qu'après avoir rejeté ma main.

Encore quelques semaines et il ajoute un rituel d'entrée qui consiste à attendre que la porte soit quasiment fermée pour entrer dans la pièce et se jeter au sol : « Mes défenses sont tombées. » Il prend ma *main-doudou* comme précédemment et peut alors se lever pour commencer le jeu à quatre mains.

Ces mises en jeu corporelles vont durer une année. Elles s'arrêteront après qu'il a fabriqué des marionnettes représentant des personnes de son entourage institutionnel et familial, et qu'il a commencé à se raconter, en commençant par son emploi du temps hebdomadaire. Lors des différentes régulations qui ont accompagné cette séquence, il nous a semblé que nous assistions à un véritable travail de séparation de l'Autre. Partant de l'emprise que j'avais sur lui comme en témoignent les épisodes avec les serviettes de la salle de bains, il jouait avec moi, nous faisant passer tour à tour des positions d'objets à des positions subjectives. Ce travail de séparation a eu pour point d'orgue la création d'un objet, la *main-doudou*, objet séparé qu'il était possible de perdre, à condition de le rejeter.

Durant les dernières années, à la suite de nos réflexions sur la séparation, je me munis moi aussi d'une marionnette que je nomme Roi des marionnettes et qui sera son interlocuteur durant les jeux. Il se raconte de plus en plus, abandonnant la répétition de son emploi du temps pour évoquer des événements plus inhabituels comme son anniversaire, ses vacances de Noël ou un séjour en famille à la neige.

La dernière année, il fabrique une famille composée d'un papa, d'une maman et d'une sœur, le garçon n'étant présent que dans les propos des trois précités. Toute ressemblance avec sa propre famille se révélera évidente au fur et à mesure des récits.


L. sera très bavard cette année-là, en s'adressant directement au Roi des marionnettes ou par l'intermédiaire des trois personnages qu'il avait créés. Le garçon, lui, évidemment, ne sera présent que par le discours de sa sœur, qui commençait souvent par : « Mon frère et moi... » Nous avions le sentiment que ce garçon ne vivait, n'était actif que par la présence de cette sœur, qui lui permettait d'avoir une vie sociale et de résoudre des situations difficiles qu'il avait vécues seul. C'était un véritable double qui lui permettait d'exister dans le discours et le regard des autres.


Enfin, les dernières séances ont vu l'émergence d'expressions de désirs qu'il osait confier au Roi des marionnettes mais qu'il avait du mal à affirmer dans sa vie. Présence également du doute, des hésitations, tant dans la forme que dans le contenu de ses propos, ce qui témoigne d'un progrès considérable pour un jeune homme pour qui, jusqu'alors, les choses étaient ou n'étaient pas.

En conclusion

Quand est arrivé le moment pour L. de quitter le service, il nous a semblé important de lui conserver un lieu de parole. C'est avec son accord et celui de ses parents que nous l'avons adressé à un collègue psychologue du service de psychiatrie adulte. Celui-ci accueille L. dans un cadre habituel de psychothérapie, sans médiation particulière, sans l'artifice des marionnettes et sans le besoin de se mettre à l'abri du regard. Si les répétitions sont toujours présentes, il emmène par moments du matériel qui permet une mise au travail avec son thérapeute.

Mots-clés : répétition, séparation, sujet autiste, parole.

*  Intervention lors de la Journée d'étude(s), RIP, « Des autistes, des institutions, des psychanalystes et quelques autres... », pôle Aude-Roussillon, à Narbonne le 8 octobre 2016.

1.  Laure Thibaudeau, « Prendre la parole, c'est perdre la mère », dans XXX^e journée d'étude du CEREDA, 2010, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2010.